

Femme de tête ou femme de... ? Harriet Taylor et John Stuart Mill

Pascal Taranto
Professeur des Universités
Aix Marseille Univ, CNRS,
Centre Gilles-Gaston Granger,
Aix-en-Provence, France

Depuis qu'il est devenu commun de penser qu'il y a entre un auteur et une œuvre un lien quasi-mystique (et que l'on oublie les questions plus triviales de *copyright*), entrer dans un dictionnaire est devenu la consécration, sinon d'un génie original et créatif, du moins de la *dignité* d'auteur. Le caractère assez masculin de la notion d'auteur ainsi envisagé n'échappe à personne puisque l'auteur, *the author*, est en fait celui à qui revient la paternité d'une œuvre, *authorship*. Autant dire qu'il a été longtemps assez dur d'être à la fois une femme et un auteur, notamment en philosophie, puisque, c'est bien connu, l'homme pense et la femme a des sentiments. L'époque victorienne, celle du point de vue de laquelle nous allons nous placer, a exacerbé cette distribution sociale des capacités supposées naturelles, en donnant à la femme le statut juridique d'une mineure. Être une femme à l'ère victorienne, c'est toujours d'abord, et avant tout, être la femme de quelqu'un. Or il y a une exception très remarquable, où s'observe non pas simplement une femme libérée tenant tête à un monde masculin (il y en a eu d'autres), mais une femme de tête et de cœur échangeant tour-à-tour avec son mari les attributs du philosophe et du réformiste engagé contre les injustices : Harriet Taylor Mill et John Stuart Mill.

Harriet Hardy, c'était son nom de baptême, a en effet réussi un double tour de force qui en fait une figure unique et paradoxale dans une galerie de femmes philosophes, celui d'avoir été à la fois mariée deux fois et libre sans reniements, et celle d'être « l'auteur » d'une œuvre fondamentale pour le XIX^{ème} siècle... sans que l'on soit absolument certain qu'elle en ait elle-même écrit une ligne. Ses « œuvres complètes », récemment publiées par Jo Ellen Jacobs¹, ne sont constituées, à l'exception de quelques articles de magazines, que de fragments que l'on dirait pour la plupart

¹ Jo Ellen Jacobs, *The voice of Harriet Taylor Mill*, Indiana University Press, 2002. Jo Ellen Jacobs représente un point de vue un peu déséquilibré sur Harriet, en réduisant Mill à un prête-nom utile.

extraits directement des œuvres de John Stuart Mill. Mariée à James Taylor en 1826, elle se sépara de lui en 1833 d'un commun accord, sans divorcer, pour vivre le reste de son existence une sorte de passion intellectuelle et libre avec J.S. Mill. Deux ans après la mort de James Taylor, qu'elle soigna avec dévouement lorsqu'il fut atteint du cancer qui devait l'emporter, elle épousa Mill en 1851. Elle forma donc avec le philosophe un des couples les plus scandaleux de l'ère victorienne, cible d'incessants ragots, mais aussi un attelage intellectuel des plus étranges, qui pose un problème unique dans l'histoire de la philosophie.

En effet, si l'on en croit John Stuart Mill, il faut considérer Harriet comme co-auteur d'au moins deux de ses ouvrages majeurs, *On Liberty* et *The Subjection of Women*, et, à des degrés divers, comme la relectrice, l'inspiratrice, la correctrice de la plupart de ses autres ouvrages. Si cela était avéré au degré que Mill affirme, elle devrait être considérée comme une philosophe majeure du XIX^{ème} siècle au même titre que lui, voire, comme le suggère Von Hayek dans l'édition de leur correspondance², comme « l'une des femmes les plus remarquables de tous les temps ». Stuart Mill souhaitait qu'elle fut ainsi reconnue, même si, pour des raisons diverses, le nom de Harriet Taylor n'apparaît jamais sur la couverture de ses livres. Par exemple, pour la publication des *Principes de l'économie politique*, Mill voulait faire figurer Harriet sur la couverture, et il lui attribue la paternité d'un chapitre entier. Il y a renoncé à la demande expresse de John Taylor. D'un autre côté, un des rares essais que l'on est à peu près certain de pouvoir attribuer à Harriet Taylor (il reste des sceptiques, mais cet essai ne fait pas partie de l'édition Robson), et qui possède un contenu philosophique, l'essai sur « l'affranchissement des femmes », *The Enfranchisement of Women*, publié en 1851 dans la *Westminster Review*, a paru sans signature, mais il a, au minimum, été édité par Mill. Le témoignage de Lucretia Mott (prédicatrice quaker et féministe), qui était en possession d'une copie du manuscrit, fait état de ce singulier jeu de cache-cache : « l'auteur du manuscrit était une certaine Mme Taylor, une veuve qui avait récemment épousé J.S. Mill... une partie du manuscrit est de la plume de ce dernier. En fait, elle dit que c'est lui qui en est l'auteur ; mais lui dit au contraire que c'est elle »³

Cette curieuse manière de se désigner réciproquement comme l'auteur n'a rien à voir avec un échange de grâces ou de politesses. C'est probablement le signe d'autre chose, d'une expérience nouvelle d'écriture philosophique où la question féministe, loin des problèmes de différenciation des genres ou d'assignation de droits spécifiques, trouve au contraire une solution inattendue dans une fusion intellectuelle dont le premier effet est de rendre obsolète la question de la *paternité* d'une

2 *The Collected works of F.A. Hayek*, vol. XVI, *Hayek on Mill*, ed. Sandra J. Peart, University of Chicago Press, 2015.

3 « The writer of it was a Mrs. Taylor a widow who has recently married J. S. Mill.... Part of it is from his pen. Indeed, she says, *he* wrote it—he says, *she* wrote it” (*Selected Letters of Lucretia Coffin Mott*, ed. Beverly Wilson Palmer, Urbana: University of Illinois Press, p. 209).

œuvre. Mill, dans des notes manuscrites pour sa bibliographie, met volontairement à part ce qu'il appelle les « productions conjointes» (*joint production*). C'est ainsi qu'il insista encore auprès d'Harriet pour que l'essai sur les femmes porte leur deux noms :

« Je n'aurai de cesse que tu ne m'autorises à mettre nos deux noms sur la couverture de notre meilleur livre. On devrait faire la même chose pour tout ce que je publie, car la meilleure moitié est toujours la tienne, mais le livre qui contiendra nos meilleures réflexions (*l'assujettissement des femmes*), s'il ne devait porter qu'un seul nom, ce serait le tien »⁴

Cette espèce d'écriture fusionnelle a dès le début semblé suspecte aux biographes de Mill, qui se fondant sur des témoignages de personnes ayant connu le couple, ont remis en question le panégyrique permanent auquel se livre Mill dès qu'il s'agit d'évoquer son épouse, et ont tenu à tout prix à gloser sur la psychologie des deux amants, voyant en l'une une *passionaria* dominatrice, une virago du concept, et en l'autre un sentimental naïf à la recherche d'une autorité morale maternante. Il est vrai que ce qu'écrit Mill de sa femme semble relever, comme le dit un critique, d'une espèce de « mission de déification »⁵ :

« Dans sa prime jeunesse je la comparai souvent à Shelley, mais en ce qui concerne l'intellect, Shelley, aussi loin qu'il soit allé, n'était qu'un enfant comparé à ce qu'elle est devenue. Dans les sphères les plus hautes de la spéculation comme aussi bien dans les plus petites affaires de la vie, son esprit était toujours cet instrument parfait, perçant jusqu'à la moelle des choses, saisissant toujours l'idée ou le principe essentiel. Cette rapidité et cette exactitude (...), alliés aux dons qu'elle avait pour l'imagination et la sensibilité, auraient pu faire d'elle une artiste exquise ; son âme tendre et fougueuse, son éloquence vigoureuse, auraient pu en faire une grande oratrice ; et son profond savoir de la nature humaine, alliés à une sagacité sans faille et un discernement pour tout ce qui concerne la pratique auraient pu, en des temps où une telle carrière eut été ouverte aux femmes, lui donner une place éminente parmi ceux qui guident l'humanité »⁶.

L'hommage est si impressionnant qu'il en devient un peu suspect. De l'autre côté, on trouve une foule de témoignages plus ou moins malveillants dont le fond est toujours le même : que pouvait-il bien lui trouver ? L'historiographie se consume ainsi dans la recherche d'une position médiane ou équilibrée dont George, le frère de Mill, donne la version la plus objective : « c'était une femme intelligente et remarquable, mais en rien ce que John imaginait qu'elle était »⁷.

4 Pour les œuvres de Mill, l'édition de référence est l'édition Robson : *The Collected Works of John Stuart Mill*, ed. J.M. Robson (Toronto: University of Toronto Press, London: Routledge and Kegan Paul, 1963-1991), 33 vols ; à Harriet Mill, 30 août 1853 : vol. XIV p. 112

5 Reeves, R., 2007, *John Stuart Mill: Victorian Firebrand*, London: Atlantic Books, p. 207.

6 Autobiographie, 1981, *Autobiography, Autobiography and Literary Essays, Collected Works of John Stuart Mill*, vol. I, ed. J. Robson and J. Stillinger, Toronto, Toronto University Press, 1-290, p. 195.

7 Bain, A., 1882, *John Stuart Mill: A Criticism with Personal Reflections*, London: Longmans, Green, and Co., p. 166.

En ce qui concerne notre propos, cette tentative de cerner la véritable Harriet pour savoir à quel point Mill lui doit quelque chose, alors Mill passe son temps à nous dire qu'il est son débiteur, est évidemment une impasse. Au-delà de la vieille catégorie de « l'influence » qu'une personne peut avoir sur un autre, qui rappelle l'envoutement ou la qualité occulte, il vaudrait mieux parler de production collective d'une oeuvre, au sens quasi-marxiste de la propriété collective des moyens de production : un foyer, une bibliothèque, et une activité dialogique constante du petit déjeuner au souper, dont il n'y a plus qu'à coucher sur le papier le résultat :

« lorsque deux personnes partagent complètement leurs pensées et leurs spéculations, lorsque tous les sujets d'intérêt moral ou intellectuel font l'objet de discussions quotidiennes (...) qu'ils partent des mêmes principes, et arrivent à leurs conclusions par une démarche conjointe, il est de peu d'importance, en ce qui concerne l'originalité, de savoir qui tient la plume ; celui qui contribue le moins à la composition peut contribuer le plus à la pensée ; l'ouvrage qui en résulte est le produit commun (*joint product*) des deux, et il est nécessaire que souvent il soit impossible de distinguer leurs apports respectifs et d'affirmer que ceci appartient à l'un ou à l'autre »⁸.

A propos de *On Liberty*, Mill précise à quoi ressemblait ce mode d'écriture collaboratif :

« il n'y a pas une seule phrase de cet ouvrage qui n'ait été plusieurs fois revue par nous deux, retournée en tous sens, soigneusement expurgée de toutes les fautes dans l'expression ou la pensée que ayons pu détecter »⁹

On peut dire que quelques décennies avant Barthes et Foucault, la notion d'auteur est remise en question par cette pratique. John et Harriet n'étaient même plus des « co-auteurs », écrivant des ouvrages à quatre mains¹⁰, mais chacun d'eux peut être considéré comme le double de l'autre, et l'ensemble comme une pensée. C'est un auteur dédoublé qui se parle et se répond. Cela se manifeste notamment par le remplacement systématique, à la demande d'Harriet, des mots « homme » et « lui » par le mot « personne »¹¹. La personne » est un moi collectif asexué qui produit un certain discours philosophique. Cette *fusion* littéraire des Mill poursuit le rêve d'un discours philosophique sans genre, purement rationnel, en recherchant l'effacement de l'auteur au profit de la *cause* que doit servir le discours. C'est un discours qui vise en effet à perfectionner moralement le genre humain pour lui rendre désirable des transformations sociales pour lesquelles les Mill ont activement milité leur vie durant, telles que l'abolition de l'esclavage, l'égalité des sexes, voire le socialisme et le

8 J. S. Mill 1981 *op. cit.*, p. 251.

9 Ibid. p. 258.

10 *John Stuart Mill et Harriet Taylor. Écrits sur l'égalité des sexes*, textes traduits et présentés par Françoise Orazi, Les fondamentaux du féminisme, Lyon, ENS Éditions, 2014 : « l'anthologie repose sur la mise en évidence de ce que l'éditrice nomme la « double autorité » des écrits milliens sur l'égalité des sexes. Ce choix s'inscrit dans la lignée des travaux d'Ann et John Robson, qui ont proposé un regroupement des textes féministes attribués à Mill et à Taylor sous leurs deux nom. Ann P. et John M. Robson (eds), *Sexual Equality*, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

11 Avec en plus l'arrière-pensée de fonder concrètement là-dessus un amendement qui aurait permis le vote des femmes en tant que « personnes », amendement qui a été rejeté.

communisme.

Ce discours égalitariste se manifeste donc lui-même dans un effacement voulu de toute paternité, et le problème n'est donc pas de savoir, comme tout le monde se le demande depuis que cette *love story* philosophique intrigue les biographes, quelle est la part au juste prise par Harriet Taylor dans l'oeuvre du grand homme, ou comment celui-ci a-t-il pu se laisser fasciner à ce point. C'est un des seuls exemples dans l'histoire de la philosophie où le ragot s'est élevé à la hauteur d'un témoignage. Il vaut mieux s'interroger sur la fonction que pouvait bien avoir cette revendication d'indifférenciation *dans un discours réformiste*, indépendamment des réflexions sur ce qui appartient en propre, dans la société, au masculin et au féminin. L'égalité sociale et politique des sexes n'est autre, en effet, que le critère premier du progrès du genre humain vers la civilisation, et celui-ci repose sur la possibilité pour chacun de développer complètement ses talents, et c'est plutôt cela qui est perceptible dans le texte hagiographique précité, où Mill s'étend moins sur *ce qu'était* Harriet que sur *ce qu'elle aurait pu et dû être* si l'époque avait été plus avancée, et si elle avait admis une véritable égalité et mobilité sociale de tous les individus.

Il faut donc voir dans cet ouvrage, *The Subjection of Women* (1869, écrit en collaboration avec Helen Mill, la fille d'Harriet), la théorie générale de l'émancipation de toutes les Harriet Taylor du monde, exemplifié dans la relation intellectuelle d'un couple qui rappelle ceux du mythe d'Aristophane dans *Le Banquet*. Ce livre a été diversement interprété par les courants féministes. Le féminisme libéral, qui envisage l'émancipation des femmes par le moyen des institutions, du gain de droits nouveaux, notamment ceux de concurrencer les hommes dans les domaines des affaires et de la politique, en fait un jalon important de son combat ; en revanche le féminisme radical, qui considère comme nécessaire la destruction d'un certain nombre d'institutions en raison de la liaison originelle qu'elles entretiennent avec le patriarcat, s'est montré plus critique. Il y a dans l'ouvrage des éléments radicaux qui pourraient être une signature d'Harriet, car de toutes les positions que l'on peut raisonnablement lui imputer (et notamment celles contenues dans l'article de la *Westminster Review*), la plus radicale consiste à plaider pour l'autonomie financière des femmes, ce qui heurte de front l'organisation patriarcale de la famille, puisqu'une femme qui travaille ne peut, dans les conceptions du temps, s'occuper en même temps correctement de son foyer. C'est essentiellement par là qu'elle se distinguerait de Mill.

« L'assujettissement des femmes » défend l'idée qu'il ne peut y avoir de progrès décisif dans la civilisation sans un règlement de la question des rapports entre les deux sexes, et que l'inégalité de ces rapports « au nom de la loi » constitue « l'un des principaux obstacles au progrès de l'humanité ».¹² Cela revient à faire de l'élévation ou de l'abaissement des femmes dans une société

12 De l'assujettissement des femmes, traduction E. Cazelles, Paris, éditions Avatars, 1992, p. 1. John Stuart Mill, *The*

donnée « le plus sûr et le meilleur *criterium*, la mesure la plus commode de la civilisation d'un peuple ou d'un siècle » (p. 16). La sujétion des femmes est ainsi la tache politique restée ineffacée sur le front des sociétés modernes, la tare anti-libérale qui concentre en elle l'essentiel de ce qu'est un rapport de forces, légitimé par une prétendue « nature des femmes », dont l'ouvrage se propose de démontrer le caractère artificiel. L'essentialisme qui permet d'assigner à la femme une « place » fixe contredit en effet le ressort fondamental de la modernité libérale selon Mill : la mobilité sociale, qui permet à chacun d'employer ses facultés pour se faire le sort qui lui semble le plus désirable.

Or ce système de conditionnement idéologique, dont la prétendue « nature » des femmes est une pièce essentielle, s'exprime par une institution sociale de la domination très particulière, le mariage. Ce qui pourrait sembler, dans le mariage, être un progrès moral et social par rapport à la domination archaïque de la force brute, permet au contraire à cette force de perdurer autrement, sous la forme de l'institution. De cela témoignent les nombreuses violences conjugales dont les femmes sont l'objet, non pas en dépit de l'institution du mariage, parce qu'elles seraient mal tombées en épousant une brute, mais à cause de l'institution elle-même, parce qu'elle donne aux hommes un pouvoir moral, légal, social, tellement exorbitant qu'il faut plutôt se féliciter qu'ils ne fassent pas, en majorité, tout ce qu'ils pourraient faire dans cette position de quasi despotes. À cette question Harriet Taylor était particulièrement sensible, sa propre sœur ayant eu à souffrir d'une telle situation.

Ainsi, lorsque les relations morales n'expriment que ce système de domination, et que le mariage n'est pas lui-même fondé sur des relations de ce genre, non seulement un progrès moral est impossible, mais encore on s'installe durablement dans un état de dégénérescence morale qui engendre la dépravation réciproque du couple Mari/femme, équivalent en cela au couple maître/esclave. Encore l'esclavage est-il une institution historique dont la modernité peut triompher, sa motivation réelle n'étant qu'économique ; mais la sujétion des femmes n'exprime pas autre chose que l'esclavage universel d'un genre en vue d'une fin essentielle à l'espèce (la procréation). C'est pourquoi la différence homme/femme traverse toutes les classes et qu'il y a toujours en dessous de l'esclave un être encore moins libre que lui : sa femme. La modernité peut donc bien triompher de l'esclavage, mais l'archaïsme inquiétant de la domination des femmes reste irréductible. Ce pouvoir déprave les hommes qui l'exercent en condamnant tout progrès moral à n'être qu'un verni hypocrite, celui de la « civilisation », sous lequel se camoufle la jouissance de la force brute. Il dégrade les femmes qui y sont soumises en leur apprenant les manières obliques de composer avec lui, notamment en faisant des femmes les gardiennes de l'ordre établi, des « bonnes manières » et des

Subjection of Women. In: The Collected Works of John Stuart Mill, Vol. 21: Essays on Equality, Law and Education. Ed. John M. Robson, 1984, Toronto: University of Toronto Press, p. 1. - Appendix B: Harriet Taylor Mill, Papers on Women's Rights - Appendix C: Harriet Taylor Mill, Enfranchisement of Women (1851).

« bonnes moeurs » bref, de la normalité sclérosante des règles dont la société anglaise de son temps fournit à Mill et Taylor son meilleur - ou son pire- exemple.

Si l'expérience montre ainsi que l'exercice du pouvoir déprave les hommes, il faut en conclure que la suppression des rapports de pouvoirs est la seule chose capable de les moraliser :

« Plusieurs générations s'écouleront peut-être avant que cette vérité soit généralement admise ; mais la seule école du véritable sentiment moral est la société entre égaux. L'éducation morale de la société s'est faite jusqu'ici par la loi de la force, et ne s'est guère adaptée qu'aux relations créées par la force (...) Cependant le commandement et l'obéissance ne sont que des nécessités malheureuses de la vie humaine : l'état normal de la société, c'est l'égalité »¹³

Le discours naturaliste sur lequel la subordination des femmes est idéologiquement fondé, est affecté d'une contradiction qui désigne la cible d'une philosophie progressiste : il prétend justifier la contrainte par la *nature des femmes*, mais si cette nature existait réellement il n'y aurait pas besoin de contrainte. Nulle expérience n'a pu montrer l'exemple d'une telle nature, car le seul système dans lequel les femmes sont observables est précisément celui de la domination, qui ne construit artificiellement ses rôles sociaux qu'au prix d'une dégradation morale universelle. Le programme de toute philosophie sociale se trouve ainsi défini comme déconstruction des systèmes de représentation qui articulent la domination autour de la notion de nature, et qui contribuent ainsi à soustraire aux regards *l'origine véritable* des rapports sociaux, le contrôle patrilinéaire de la reproduction.

Ici se dévoilent des perspectives qui, à l'intérieur même d'un système en apparence simplement libéral et égalitaire, contiennent en germe un abîme devant lequel Mill lui-même a reculé, mais justement pas Harriet, s'il est possible un instant de voir se dissocier leurs figures dans ce moment dialectique (on pourrait aussi y voir le retour en catimini du refoulé, le *sujet sexué*) : la suppression du patriarcat, conséquence logique de l'égalitarisme. En effet, « il est parfaitement évident que les abus du pouvoir marital ne peuvent être réprimés tant qu'il reste debout »¹⁴

C'est une conséquence qui implique la possibilité, pour les femmes, de ne plus choisir leur mode traditionnel d'existence sociale, de ne plus de marier, de ne plus faire d'enfants, de privilégier leur vocation personnelle aux rôles d'épouse et de mère, et surtout de travailler pour acquérir leur indépendance, ce sur quoi précisément insiste l'essai de Harriet Taylor sur « l'affranchissement des femmes ». Dans son essai sur le mariage et le divorce¹⁵, le mariage est même dénoncé comme un

13 *Subjection op. cit.*, p. 35.

14 *Ibid.*, p. 62.

15 *On Marriage*, in John Stuart Mill, *The Collected Works of John Stuart Mill, Volume XXI - Essays on Equality, Law,*

simple « moyen de subsistance » guère éloigné, dans l'esprit, d'une prostitution légale. On pense aux conséquences que des féministes radicales auraient pu tirer de cette délégitimation radicale de l'institution : non pas seulement le droit à la contraception et à l'avortement, selon le modèle « libéral », mais, *in fine*, l'organisation sociale de la procréation par le recours généralisé aux techniques de fécondation *in vitro*, et la réactivation de la vieille utopie platonicienne de la communauté des enfants, dont l'éducation serait prise en charge par l'Etat. Or Mill, on s'en doute, est loin d'envisager une telle issue de la lutte féministe. Au contraire, il lui semble que les femmes devenues égales en droit continueront en très grande majorité de vouloir se marier ; et que choisir de se marier, c'est choisir comme « profession » de diriger « un ménage et l'éducation d'une famille comme but principal de tous ses efforts pendant toutes les années de sa vie qui seront nécessaires à l'accomplissement de cette tâche »¹⁶.

Si ce sont bien les idées de Mill et d'Harriet qui sont exprimées là, il faut en conclure que la fin du patriarcat ne signifie donc pas la fin du mariage, encore moins la fin de la famille. L'inversion des rôles sociaux dans tous les cas où un couple le déciderait (madame au travail, monsieur au foyer) n'est pas incompatible avec le principe de la liberté, car elle n'est fondée, pourrait-on dire, que sur l'utilité commune et elle reste réversible, n'étant pas construite sur un système de conditionnement idéologique. De plus, si le patriarcat est par essence une domination, il convient d'en distinguer le mariage. En tant que relation privilégiée entre des égaux qui s'admirent, le mariage est la matrice de la moralité, l'atome de la société, le ferment du progrès. Le couple est la réalité concrète où l'individu cesse d'être une abstraction pour incarner ce progrès. Mill considère sans doute comme un achèvement dans cette vie que de faire un « mariage heureux », non pas au sens platement bourgeois de l'expression, mais dans le sens où le bonheur suprême consiste pour lui à jouir de l'amitié privilégiée d'un être que l'on regarde comme son égal, c'est-à-dire d'un être en compagnie duquel on se sente parfaitement libre, sans la nécessité de commander ou d'obéir, et avec lequel on puisse progresser intellectuellement et affectivement, ce que ne permet jamais la domination. C'est là un idéal de la philosophie utilitariste, que Mill avait été « programmé » pour faire triompher par son père et ses tuteurs Ricardo et Bentham¹⁷. Sous le concept du « plus grand bonheur du plus grand nombre », il faut voir sans doute comme une configuration concrète cette conception du mariage, cette alliance dialectique que John et Harriet ont essayé de réaliser de façon exemplaire, au mépris des convenances sociales.

and Education (Subjection of Women) [1825], p. 375 sq.

16 *Subjection*, p. 38.

17 La « société utilitariste » fondée en 1822-23 absorba probablement une éphémère « société pour l'amélioration mutuelle » (« *Society for Mutual Improvement* », circa 1823).

